

Les rois de Prusse sous le regard de Montesquieu

Lointain royaume, la Prusse n'en a pas moins joué un rôle fondamental dans la pensée française du XVIII^e siècle. Non seulement parce qu'elle se caractérise par une montée en puissance continue en un siècle et demi, depuis le Grand Électeur Frédéric-Guillaume auquel succède en 1701 le premier roi de Prusse, son fils Frédéric, et que l'avènement en 1713 du Roi-sergent, Frédéric-Guillaume I^{er}, permet de renouer avec une politique déterminée en faveur de la force militaire; non seulement parce qu'entrant dans le concert des nations européennes, elle y introduit une dissonance et fait entendre sa propre voix lors de la Guerre de succession d'Autriche, avec l'annexion de la Silésie dès que Frédéric II accède au trône en décembre 1740; mais aussi parce que les quarante-six ans de règne de Frédéric II correspondent à la période la plus riche du Siècle des Lumières, celle qui voit se renouveler la pensée et ses moyens d'action. Par ailleurs nul n'ignore que le philosophe de Sans-Souci avait su attirer nombre de personnalités françaises marquantes et que ce militant parfois encombrant, voire dangereux, avait fait de l'alliance du roi et de l'intellectuel une de ses stratégies favorites – ce qui ne pouvait rester sans écho. Mais on ne saurait résumer cette histoire complexe en se bornant à l'étude (déjà elle-même fort complexe) des rapports entre Voltaire et son hôte prussien¹. S'il est utopique de vou-

1. Voir André Magnan, «Pour saluer *Paméla*: une œuvre inconnue de Voltaire», *Dix-huitième siècle*, n° 15, 1983, p. 357-368; Christiane Mervaud, *Voltaire et Frédéric II : une dramaturgie des Lumières, 1736-1778*, *Studies on Voltaire*, 234, 1985; André Magnan, *Dossier Voltaire en Prusse 1750-1753*, *Studies on Voltaire*, 244, 1986; René Pomeau et Christiane Mervaud, *De la Cour au jardin (Voltaire en son temps, 1750-1759, 3)*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991, *passim*.

loir cerner la manière dont furent perçus en France le Roi-sergent et le Grand Frédéric, durant près de trois quarts de siècle, il est néanmoins possible de poser quelques jalons, en s'intéressant, à travers leur personne et leurs idées, à une nation qu'ils transforment. C'est en tant que souverains qu'ils nous intéressent ; c'est une action, voire une expérience dans un laboratoire grandeur nature, que l'Europe a sous les yeux. Les voyageurs soucieux de s'instruire, et pas seulement de se former le goût et l'œil (ce qui peut se faire bien mieux en Italie), tout comme les théoriciens politiques désireux d'élargir leur champ de réflexion, ne peuvent faire l'économie d'un tel examen.

Particulièrement intéressant est le cas de Montesquieu, «écrivain politique» par excellence, qui a visité l'Allemagne en 1729 : Munich, Augsbourg, la Rhénanie, la Westphalie, Hanovre, sont les étapes d'un voyage d'un peu plus de trois mois, d'août à octobre². Voyage qui a peu retenu l'attention des critiques³, plus intéressés par les possibilités que présentait le voyage en Angleterre (dix-huit mois, de 1729 à 1731), mais dont il ne reste aucun témoignage de sa main, ou par l'ample matière offerte par la découverte de l'art en Italie. Grâce à ces trois mois riches de visites et d'observations, il est plus à même que tout autre de se former un jugement personnel sur l'Allemagne, car il est loin d'avoir pris la route qui l'aurait mené directement en Hollande. Il s'en écarte vers l'est, pour aller jusqu'à Münster, Hanovre (où résidait alors le roi d'Angleterre), Brunswick et Wolfenbüttel. Mais il reste en marge de la Prusse, qu'il n'en compare pas moins assez souvent à ce qu'il a sous les yeux : signe d'un intérêt particulier né, non pas de l'observation directe, mais d'une véritable réflexion, polarisée par la personnalité exceptionnelle du souverain.

De plus, ayant vingt-quatre ans au moment de l'avènement de ce prince et lui-même quarante ans quand il voyage, il est sans doute plus sensible à

2. Nous renvoyons au *Voyage en Allemagne* de l'édition André Masson des *Œuvres complètes*, Paris, Nagel, 1955, t. II, p.1231-1288 (édition procurée par André Masson et André Nouat). Il s'agit de notes prises au jour le jour mais transcrites (et donc vraisemblablement modifiées) entre 1749 et 1755.

3. Robert Shackleton lui consacre huit lignes (*Montesquieu. Biographie critique*, version française de Jean Loiseau, Grenoble, PUG, 1977, p. 97). A. Masson, dans son introduction aux *Voyages* (p.XCIII-XCIV), consacre une page et demi au séjour italien, pour n'évoquer qu'en quelques lignes le «voyage de retour [...] très rapide» qui mène Montesquieu de Rome à La Haye, d'où il s'embarque pour l'Angleterre : l'Allemagne n'apparaît ainsi que comme une série d'étapes obligées sans aucun intérêt, et la période qui nous intéresse comme un temps mort. L. Desgraves, dans l'introduction à caractère biographique de son édition des *Pensées* et du *Spicilège* (Paris, Robert Laffont, 1991), consacre 2 pages à l'expérience autrichienne, 4 pages à l'expérience politique italienne, 1 page à «l'initiation artistique», et 12 lignes, dont 8 de citation, à l'expérience allemande (p.54).

l'œuvre de Frédéric-Guillaume que nombre de ses quasi-contemporains, en fait plus jeunes, qui se laisseront plutôt fasciner par le destin de son fils, prince héritier brimé par un père autoritaire avant de devenir monarque absolu et plein d'audace. Rien n'est plus significatif à cet égard que l'éloge de Montesquieu par D'Alembert (1755) : ainsi que l'a remarqué Edgar Mass⁴, D'Alembert prétend que celui-ci ne se serait guère intéressé qu'aux pays arrosés par le Rhin, le reste ne pouvant retenir son attention puisque «Frédéric ne régnait pas encore». En fait, la curiosité de Montesquieu était fort vaste, et D'Alembert ne fait que projeter sur le voyageur de 1729 l'image qu'il se fait du voyageur savant de 1750, soucieux de visiter «les savants, les écrivains, les artistes célèbres» (nous suivons toujours Edgar Mass); Montesquieu visitant l'Allemagne est à l'affût d'informations diverses, parmi lesquelles, au premier chef, l'administration, la religion, l'état économique et militaire des pays traversés, tout autant que le caractère des personnages principaux des cours allemandes⁵.

De surcroît, il est plus que tout autre sensible à la continuité de l'état politique, aux mécanismes lents qui font l'allure d'une monarchie, à l'esprit général qui résulte d'un ensemble de données. Toute sa philosophie de l'histoire le montre rebelle à l'idée d'un héros qui, à l'instar du grand homme de Voltaire, mènerait les peuples vers de plus hautes destinées. S'il est des visionnaires et des organisateurs (ce que Montesquieu n'a garde de nier), il faut avant tout pour juger la conduite et les résultats d'un prince, prendre en compte une réalité complexe – précisément comme doit le faire un monarque, s'il a des «lumières» et s'il veut agir en connaissance de cause. Enfin, Montesquieu a une certaine vision de l'Europe, que l'expansion de la Prusse risque de remettre en cause. Quand il reviendra de ses voyages, en 1731, ce sera pour se mettre à écrire les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734) – autrement dit pour réfléchir sur la domination sans partage du monde civilisé qui définit la *pax romana*; en écho à ces préoccupations, des *Réflexions sur la monarchie universelle* qui datent de la même époque et que Montesquieu préfère détruire (il n'en reste qu'un exemplaire connu, dans le fonds de La Brède), par peur des applications que l'on pourrait faire à la politique expansionniste qu'avait menée Louis XIV. L'apparition d'une nouvelle puissance, essentiellement puissance militaire, dans le jeu des nations européennes, mérite donc d'être observée. C'est pour toutes ces raisons que les souve-

4. Dans une communication sur «Le voyage de Montesquieu en Allemagne» présentée au Colloque international des Lumières de Münster, juillet 1995, à paraître.

5. Sans compter les appréciations gastronomiques : *Voyages*, p. 1271, sur le *pumpernickel*.

rains d'un petit royaume situé à des centaines de lieues du Bordelais avaient de quoi retenir l'attention de l'auteur de *L'Esprit des lois*.

La Prusse dont il est question dans les *Voyages* apparaît sous un jour fort sombre: une population pauvre, accablée d'impôts et de brimades diverses, soumise à la volonté des soldats et surtout à la puissance tyrannique du roi. Le pays est voué à une mort lente :

Les marchands n'osent plus entrer dans ses États, parce qu'ils sont pillés, insultés, enrôlés par les officiers. Presque tous les gens d'industrie s'en vont, même avec perte. Il n'y a plus de florins dans ses États: il les a tous. (p.1276)

Cette absence de «sûreté» qui compromet toute activité économique est d'autant plus grave que, on le sait, la première forme que doit prendre la liberté, selon *L'Esprit des lois*, sera la garantie des personnes – l'*habeas corpus* à l'anglaise. Or c'est précisément ce qui est bafoué en Prusse :

C'est une misère que d'être sujet de ce prince: on est tourmenté dans ses biens et dans sa personne. Un homme a beau être riche, homme de robe, marchand, il n'est pas moins sujet à être enrôlé. Cela fait que bien des gens sortent du pays, que les pères envoient leurs enfants ailleurs. (p.1272)

Pour l'auteur des *Lettres persanes*, obsédé par l'idée de la dépopulation qui réapparaîtra dans *L'Esprit des lois* comme un thème majeur, ainsi que pour tous ceux, de Saint-Simon à Voltaire, qui voient dans la Révocation de l'Édit de Nantes, et plus précisément dans l'exode qu'elle a provoqué, un facteur essentiel de l'affaiblissement de la France, il s'agit là d'un fait d'importance majeure⁶.

Le sujet lui paraît si considérable qu'il y revient quelques pages plus loin, alors qu'il se rend de Hanovre à Brunswick – et sans doute faut-il voir là, comme le suggère E. Mass, le fruit de ses conversations durant le voyage avec Waldegrave, nommé ambassadeur d'Angleterre à Vienne, avec qui il venait de rencontrer George II à Hanovre. Montesquieu, il est vrai, ne pouvait que pencher pour le roi d'Angleterre, qui venait de régler à son avantage une crise grave avec Frédéric-Guillaume, lequel faisait figure d'agresseur :

Le roi était dans sa gloire d'avoir fait bouquer⁷ le roi de Prusse, qui avait enlevé des soldats de Hanovre et avait assemblé près de Magdebourg une armée qui menaçait d'entrer dans le Mecklembourg, où les troupes du roi étaient en exécution. Le roi avait fait des représailles pour

6. Une allusion contemporaine aux «déserteurs du roi de Prusse» qui «se promènent par les rues [d'Amsterdam] et s'enrôlent pour aller aux Indes» (lettre d'Amsterdam du 17 octobre 1729) va implicitement dans le même sens, ainsi qu'un autre passage des *Voyages* (p.1287) : «Le *perpetuus miles* diminue beaucoup le peuple en Allemagne et au Nord».

7. «Bouquer : baiser par force ce qu'on présente. Se dit aussi figurément des choses qu'on est contraint de faire par la violence. On a beau avoir du cœur, on est contraint de *bouquer* quand on a affaire à de plus puissants que soi.» (Furetière, *Dictionnaire universel*, 1690).

les soldats et avait envoyé demander les troupes de ses alliés. Tout marchait ou allait marcher : troupes de Hesse, Danemark, Hollande et France ; mais le roi de Prusse demanda des commissaires, qui furent nommés à Wolfenbüttel. (*Voyages*, p. 1273)⁸

Mais ce n'est pas pour cette seule raison qu'il critique le régime prussien. c'est parce que tout en lui le révolte :

Le roi de Prusse exerce sur ses sujets une tyrannie effroyable. Il ne veut pas que les pères fassent étudier leurs enfants ; ce qui va mettre dans ses États une barbarie effroyable. Dans ses tribunaux, il met des faquins, à qui il donne 200 florins de gage, ce qui fait qu'ils vendent la justice pour vivre. Lorsqu'un enfant a dix ans, il le fait enrôler ; il n'est plus sous la puissance du père dans la maison duquel il est ; ce qui fait qu'il exerce toutes sortes d'insolences. Plusieurs pères ont estropié leurs enfants pour les conserver. (*Voyages*, p. 1275-1276)

Par ailleurs les tribunaux sont loin d'être le recours auquel on devrait s'attendre : leur puissance est nulle. « Mais on n'a qu'à s'adresser à quelque soldat qui soit familier avec le Roi, lui donner de l'argent : il présente requête au Roi, qui voit l'affaire lui-même et la juge comme on veut » (p. 1272). Sont rassemblés ici les griefs les plus graves aux yeux de celui qui écrira *L'Esprit des lois* – ou plutôt, n'a-t-on pas là des observations qui nourriront une réflexion politique ultérieure ? L'instruction compromise, l'ignorance grandissante⁹, autant de caractéristiques qui seront celles du gouvernement despotique :

L'extrême obéissance suppose de l'ignorance dans celui qui obéit ; elle en suppose même dans celui qui commande ; il n'a point à délibérer, à douter, ni à raisonner ; il n'a qu'à vouloir (*L'Esprit des lois*, IV, 3).

Le prince d'Anhalt en fait la preuve : « Il a quatre fils, qui ont, chacun, un régiment prussien. Ils n'ont point eu d'éducation, et le père leur donne toutes sortes de licences. Mais sont-ce des princes, après tout ? » (*Voyages*, p. 1286). Point de noblesse, point de monarchie ; point de monarchie, point de noblesse...

Quant aux magistrats qui rendent la justice pour « 200 florins de gage », ils correspondent eux aussi davantage à ce que l'on doit attendre d'un gouvernement despotique, où les charges ne doivent pas être vénales, « où il faut que les sujets soient placés ou déplacés dans un instant par le prince », alors que dans une véritable monarchie, la vénalité s'impose, « parce qu'elle fait faire, comme un métier de famille, ce qu'on ne voudrait pas entre-

8. Y font encore allusion une lettre à Berwick non datée (vraisemblablement fin septembre 1729) : « Le roi a furieusement décrédité le roi de Prusse en Allemagne et a bien fait baisser ses actions. » (*Œuvres complètes*, t. III, p. 933), et un autre passage des *Voyages* (p. 1283).

9. Cependant l'autorité paternelle ne s'impose dans toute sa rigueur que dans les républiques (*L'Esprit des lois*, V, 7) ; mais il est évident que l'absence d'autorité des pères sur leurs enfants est ici un facteur de troubles.

prendre pour la vertu, qu'elle destine chacun à son devoir et rend les ordres de l'État plus permanents» (*L'Esprit des lois*, V, 19). Autre point inquiétant : l'intervention du prince en matière de justice, qui s'impose dans une monarchie quand il s'agit de modérer une peine : «La clémence est la qualité distinctive des monarques» (*L'Esprit des lois*, VI, 21), mais qui prend un tour particulier chez Frédéric-Guillaume : un homme qui lui avait rendu des services mais avait ensuite encouru sa disgrâce avait été «condamné par le conseil de guerre à cinq mois de prison ; le Roi, de sa propre autorité, modéra la sentence à la mort et lui fit d'abord trancher la tête» (*Voyages*, p. 1279). C'est dans les États despotiques qu'on trouverait une telle conduite, «parce qu'il faut contenir les grands de l'État par des exemples de sévérité» (*L'Esprit des lois*, VI, 21)¹⁰.

Cependant il est une des particularités du roi de Prusse qui pourraient le faire paraître sous un autre jour : sa facilité d'accès, du moins pour ceux sur lesquels il compte le plus : «Il écoute plus les raisons du soldat que de son officier» (*Voyages*, p. 1271). Il vit sans faste, voire sans le moindre souci de tenir son rang :

La dépense du roi de Prusse pour toute sa maison ne monte guère à plus de 1300 écus, par mois. À sa table est ordinairement la famille royale et quelques généraux. On y meurt de faim. On ne sert qu'un plat à la fois, qui fait le tour, et il est souvent fort bas avant que le tour ne soit fini.

Frédéric-Guillaume n'a pourtant rien d'un baron de Thunder-Ten-Tronckh, d'autant plus infatué de sa noblesse qu'il vit pauvrement : au contraire, il se plaît à la familiarité, on peut même imaginer qu'il est près du peuple :

En quelque lieu qu'il voyage dans ses États, il va dîner chez l'officier qui commande, fût-ce un lieutenant. Quelquefois il voyage incognito dans un chariot d'Allemagne.

Son père, Frédéric I^{er}, n'agissait pas très différemment, au rapport du roi de Pologne dont Montesquieu entendra plus tard les souvenirs¹¹ : alors qu'il traite magnifiquement ses hôtes dans son palais d'Électeur du Brandebourg, au cours d'un déplacement dans ses États, «dans une maison pour bourgeois», «lui et toute sa cour étaient des bourgeois»; et de même chez un paysan : «habit, nourriture, labourage» (*ibid.*).

10. Dans les *Pensées* (n° 1278), un exemple de la conduite du roi de Prusse envers un de ses officiers : «Un roi du Nord ayant donné un coup de canne à un officier de ses troupes, cet homme désespéré se retira sans rien dire. Une demi-heure après, il revint avec un pistolet, le présenta contre le prince, et soudain le tourna contre lui. Quelle leçon ! ». Sur la dureté du roi envers ses officiers et sa complaisance pour les soldats, voir *Voyages*, p. 1271.

11. *Souvenirs de la cour de Stanislas Leckzinski* (juin 1747), dans *Œuvres complètes*, t. III, p. 432.

Les souverains prussiens seraient-ils donc des princes «bourgeois», ou l'équivalent, comme on en trouve en ces pays du Nord : depuis la Suède, «le plus petit pouvoir du monde» (*Voyages*, p. 1276), où la reine aime «bourgeoisement» le roi, jusqu'à Wolfenbüttel, où le palais du duc de Brunswick est «peu de chose» (p. 1283)¹²? Mais ce qui l'emporte chez le roi de Prusse, c'est en fait une avarice sordide¹³, la médiocrité, voire la vulgarité : «Le roi ne soupe point et s'enferme dans son cabinet avec quelques-uns de ses officiers, à fumer et à boire de la bière» (p. 1271). Imagine-t-on pareille conduite à Hanovre, auprès de George II : «Le roi est d'une grande politesse : il me fit l'honneur de me parler beaucoup sur mes voyages» (p. 1273)? Autrement dit Frédéric-Guillaume a tous les défauts d'un autre souverain du Nord, Pierre I^{er}¹⁴, sans en avoir les mérites. Quelques lieues séparent Hanovre et Magdebourg – mais c'est tout un monde.

Ce triste épigone de Charles XII¹⁵, qui a battu en retraite sans combattre devant le roi d'Angleterre, n'est qu'un «grenadier¹⁶» (p. 1276), un ivrogne («il commence à boire de l'eau-de-vie», *ibid.*), un dangereux irresponsable : au moment de la crise qu'il a lui-même déclenchée, devant les supplications de la reine qui le priaient «de penser auparavant bien à ce qu'il faisait», il se contente de déclarer «je ne vais seulement que brûler Hanovre». Mais faut-il vraiment s'inquiéter d'un tel matamore? «Sa puissance va tous les jours tomber d'elle-même. La pauvreté est sur ses États, et le ridicule, sur sa personne» (*ibid.*). Il est intéressant de constater que Montesquieu, relisant ses notes vingt ans plus tard, quand l'histoire a montré que l'effort militaire prussien devait en faire une puissance presque irrésistible, n'a pas éprouvé le besoin de les corriger : elles ont certainement pour lui valeur de témoignage. Il lui aurait pourtant été facile, avec le recul, de porter un jugement proche de celui de Voltaire, dans son *Histoire de l'Empire de la Russie sous Pierre le Grand* (1759) : «[Frédéric-Guillaume] jeta

12. On peut également penser à l'aimable roi de Pologne, Stanislas Leckzinski; mais Montesquieu ne le rencontrera que bien plus tard (voir note précédente).

13. Voir *Pensées*, n° 635 : «Les passions lentes ne raisonnent pas plus que les furieuses. L'avarice calcule-t-elle? Exemples : le roi de Prusse, Louis XIII, milord Marlborough» et n° 1591 : «Le père du feu roi de Prusse [= Frédéric I^{er}] était magnifique : il mourut à onze heures; le dîner ne fut pas servi; il servit pour huit jours.»

14. Voir notamment *L'Esprit des lois*, XII, 26 et XIX, 14, et *Spicilège*, 553 et 551, où il est appelé «le plus barbare de tous les hommes.»

15. «Le roi de Prusse, qui veut absolument ressembler au roi de Suède, est comme les rois successeurs d'Alexandre, qui cherchaient à l'imiter par ses habits, par ses gardes, par la façon de pencher le col et sa manière de parler hautaine; mais ne l'imitaient pas dans son impétuosité et son mouvement dans les combats.» (*Pensées*, n° 701).

16. Voir aussi p. 1286 : «Le prince d'Anhalt est encore plus grenadier, injuste et brutal que le roi de Prusse». C'est ce prince qui a inspiré à Frédéric-Guillaume sa politique en matière militaire, et l'organisation même de son armée.

les fondements de la grandeur où son pays parvint dans la suite, par la discipline militaire et par l'économie¹⁷». Telle n'était pas la finalité des notes recueillies durant ses voyages.

Le fait est que la puissance prussienne ne se manifeste vraiment qu'avec Frédéric II, que l'on pensait timoré ou du moins fort éloigné des gesticulations bellicistes de son père¹⁸. Montesquieu ne s'en inquiétera que davantage, le moment venu : «Nous sommes à présent, pour [nos affaires] de Bohême, entre les mains du plus grand fou qui fut jamais [...] Quand la France et l'Angleterre auraient tous les trésors de l'univers, ces gueux d'Allemands les leur tireraient», écrit-il pendant la Guerre de succession d'Autriche¹⁹. On ne s'étonnera donc pas que, nommé à l'Académie de Berlin, il décline poliment l'invitation que lui transmet Maupertuis de se rendre en Prusse²⁰. Il sait fort bien qu'entre l'autocrate de Berlin et lui, il est des désaccords fondamentaux, et que les thèses de *L'Esprit des lois* ne sauraient lui plaire²¹.

Mais au moment des *Voyages*, on n'en est pas là. Le bouleversement que Frédéric II provoquera en Europe, son père l'a introduit en Allemagne : «Le roi de Prusse a tout gâté : il a augmenté ses troupes ; il faut bien que les autres princes augmentent aussi les leurs» (*Voyages*, p. 1279). C'est donc l'équilibre de la terreur et la course à l'armement, ou plutôt à l'armée, que l'on a le caprice de vouloir composée d'hommes de grande taille (Montesquieu y revient plusieurs fois). Cette rivalité, qui serait bonne si l'Europe du nord était menacée par une tendance à la monarchie universelle, est mauvaise quand il s'agit de consumer des forces qui seraient mieux employées autrement. Et c'est sans doute là qu'il faut trouver l'origine de réflexions très générales, au livre XIII de *L'Esprit des lois* (chap. 17), sur «l'augmentation des troupes» :

17. *Œuvres historiques*, éd. R. Pomeau, Paris, Pléiade, 1957, p. 517. De même, Montesquieu ne revient pas sur une remarque formulée en 1734 quand, en 1748, il donne une nouvelle édition des *Considérations sur les [...] Romains* : «On dit qu'il y a un prince dans le monde qui travaille depuis quinze ans à abolir dans ses États le gouvernement civil pour y établir le gouvernement militaire [...]» (chap. XVI).

18. «Le prince royal troquerait bien sa qualité de prince contre dix bonnes 1000 [sic] livres de rente» (*Voyages*, p. 1276).

19. Lettre à Barbot du 2 février 1742, dont ce passage est repris dans les *Pensées*, n° 2020. Voir aussi les *Pensées*, n° 1452 et 1466, citées ci-dessous.

20. Lettres du 25 novembre 1746 à Maupertuis, du 3 juin 1747 à Formey, de fin juin 1747 à Maupertuis (t. III, p. 1071, 1089-1090).

21. Lettre à Guasco du 12 mars 1750 (p. 1289) : «Je sais cependant qu'il en est un [= un roi] dans le monde qui m'a lu et M. de Maupertuis m'a mandé qu'il avait trouvé des choses où il n'était pas de mon avis.» Rappelons aussi que Frédéric II a annoté son exemplaire des *Considérations* (éd. J. Charvet, Paris, A. Lemerre, 1876), mais il nous semble que ses remarques présentent assez peu d'intérêt intrinsèque.

Une maladie nouvelle s'est répandue en Europe; elle a saisi nos princes, et leur fait entretenir un nombre désordonné de troupes. Elle a ses redoublements²², et elle devient nécessairement contagieuse: car, sitôt qu'un État augmente ce qu'il appelle ses troupes, les autres soudain augmentent les leurs, de façon qu'on ne gagne rien par là que la ruine commune. Chaque monarque tient sur pied toutes les armées qu'il pourrait avoir si ses peuples étaient en danger d'être exterminées; et on nomme paix cet état d'effort de tous contre tous. Aussi l'Europe est-elle [...] ruinée [...] Et bientôt, à force d'avoir des soldats, nous n'aurons plus que des soldats, et nous serons comme des Tartares.

Certes la militarisation de la Prusse était suffisamment visible pour frapper tout le monde, et Diderot, vingt-cinq ans plus tard, ne fera que reprendre à l'envi le même thème dans les *Observations sur la politique des souverains* (1774). Mais le passage cité ici reproduit textuellement un passage des *Réflexions sur la monarchie universelle*, et date donc du lendemain des voyages²³. Il semble donc bien issu de ces observations, et des renseignements que Montesquieu accumule alors sur l'état des places fortes et des troupes de l'Électeur de Cologne, des Hanovriens, des Prussiens²⁴. E. Mass (art. cité) signale que le monde diplomatique s'était ému de ce voyage: et de fait, Montesquieu n'avait rien d'un «touriste». On sait depuis longtemps quelles avaient été ses ambitions diplomatiques²⁵; et s'il est conscient de l'absurdité qui consiste à envoyer «100 millions et 80 000 hommes en Allemagne» (*Pensées*, n° 1452), comme le voulait Belle-Isle au moment de la Guerre de succession d'Autriche, c'est dans les *Voyages* qu'il faut en trouver l'origine.

Mais, outre ce désir de s'instruire discrètement des affaires publiques, on retrouve chez Montesquieu le souci de rechercher la raison des choses, et de tirer des lois générales de ses observations: «La plupart des sottises des princes viennent de l'éducation. Le roi de Prusse avait été laissé par le comte Dohna, son gouverneur, entre les mains d'un bas-officier, qui ne lui parlait que des détails d'une compagnie et ne lui inspirait que l'air grenadier²⁶» (p. 1279)²⁷. Ou tout simplement d'accumuler des notes, en vue de

22. «REDOUBLEMENT: [...] Quand on le dit absolument, il s'entend des accès de fièvre, qui sont plus violents que la fièvre continue dont on est malade.» (Furetière).

23. Il est remarquable que Montesquieu n'ait rien changé à ce texte quand il paraît en 1748 – c'est-à-dire quand la guerre de 1741 a montré quelles pouvaient être les conséquences de cette militarisation. *L'Esprit des lois* a beau n'être pas un ouvrage de circonstance, on peut s'interroger sur ce refus d'actualisation, que nous avons déjà relevé plus haut.

24. Encart entre les pages 1264-1265. L'édition des *Voyages* n'explique pas cette présentation particulière.

25. Voir *Pensées*, n° 1466: «Je me repentirai toujours de n'avoir pas sollicité, après le retour de mes voyages, quelque place dans les affaires étrangères. Il est sûr que pensant comme je pensais, j'aurais croisé les projets de ce fou de Belle-Isle [...]».

26. À noter que ce dernier mot revient plusieurs fois en quelques pages sous la plume de Montesquieu; il est encore plus péjoratif que l'appellation consacrée, le «roi-sergent».

27. Dans le même temps, en France, le duc de Montausier et Bossuet œuvraient pour le Dauphin...

les utiliser un jour, comme il le fait dans ses cahiers personnels, *Spicilege* et *Mes Pensées*. On s'explique mieux ainsi la discontinuité, voire l'absence de composition qui caractérisent le texte des *Voyages*. Dans la même page, on voit succéder à ces remarques sur l'institution du prince, complétées par l'exemple du duc de Mecklembourg, le relevé des revenus de Hambourg et de Hesse, le récit d'un dîner chez le duc de Brunswick, le rapide portrait du duc, l'évocation de son palais – seront plus détaillés, ensuite, «la fortification de Brunswick» (cette place «qui couvre la Basse-Saxe» est donc d'une très grande importance stratégique), le statut de plusieurs villes, ce qui permet d'aborder la question des relations commerciales entre la Hollande et le Danemark, pour passer aux rapports de force entre le roi d'Angleterre, le czar et l'empereur d'Allemagne, et enfin à la remise en cause de la politique d'union de la France avec les princes protestants²⁸. Ce n'est finalement qu'après deux pages de considérations diverses que l'on trouve des notations qui peuvent être inspirées par une observation directe ou des conversations avec des gens du pays: «Les duchés de Zelle et Lünebourg sont comme nos landes de Bordeaux» (p. 1282).

Il faut donc restituer leur originalité aux *Voyages* et plus particulièrement à celui d'Allemagne, quoique Montesquieu se garde bien de le distinguer²⁹. Alors que le *Voyage d'Italie* se caractérise par la diversité et la richesse de son contenu, qui a permis de retrouver un «Montesquieu critique d'art», le voyage ou plutôt «trajet d'Allemagne» doit beaucoup plus à ce qu'il a entendu qu'à ce qu'il a vu³⁰. L'absence de notations «pittoresques» est un signe qui ne trompe pas: le relatif manque d'intérêt pour le paysage qui succède à la campagne romaine ou napolitaine, le peu de curiosité que montre le propriétaire bordelais pour une campagne inégalement riche, viennent certainement du fait que c'est au fond de sa berline, et non en regardant par la fenêtre, que Montesquieu souhaitait en apprendre le plus. Grâce à ses conversations avec Waldegrave, qui lui donnent le point de vue «hanovrien» qui sera le sien, et surtout l'instruisent de tout ce qui n'apparaît pas au premier coup d'œil: ce n'est pas du palais du duc de Brunswick ni de la bibliothèque de Wolfenbüttel que viennent les dangers, mais plutôt de l'horizon prussien. Les pages allemandes des *Voyages* sont avant tout un magasin de réflexions politiques, d'observations d'ordre militaire, économique et diplomatique. On comprend qu'elles

28. Rappelons que c'est onze ans plus tard qu'éclatera la Guerre de succession d'Autriche, qui verra précisément jouer de manière complexe les alliances.

29. Voir *Introduction*, p.XCII.

30. On peut noter, avec Jean Serroy, qu'à l'époque le «voyage d'Italie» constitue un genre littéraire consacré, mais que le «voyage d'Allemagne» n'existe pas encore.

aient déçu le lecteur habitué aux relations de voyage en bonne et due forme, ou l'amateur du journal d'Italie, qui respire le bonheur de voir. Mais, sans doute autant que le *Voyage d'Angleterre* aujourd'hui perdu, ce sont elles qui mènent, au-delà de l'impasse d'une carrière dans les « affaires étrangères », à la voie royale, celle des *Réflexions sur la monarchie universelle*, des *Considérations sur les [...] Romains* et de *L'Esprit des lois*.

Catherine VOLPILHAC-AUGER
UMR *LIRE*-Grenoble 3